

DÉPASSER DEBORD ET SES CRITIQUES (POST-)PROLÉTARIENNES

Gianfranco MARELLI

« L'époque ne demande plus seulement de répondre vaguement à la question «Que faire ?» [...] Il s'agit maintenant, si l'on veut rester dans le courant, de répondre, presque chaque semaine, à la question : «Que se passe-t-il ? » » Guy DEBORD, lettre à Eduardo ROTHE, 21 février 1974, Correspondance V, p.126

« il n'y a pas de «situationnisme» comme doctrine », Potlatch n°29, novembre 1957

Je précise, si nécessaire, que «dépasser Debord et ses critiques» s'entend comme problématique du dépassement, au sens dialectique, de ses positions théoriques et stratégiques, dans le contexte des débats actuels sur la théorie communiste, et non à titre de comparaison avec son oeuvre ou celles des théoriciens qui l'ont critiqué.

Chronologique de bas en haut. Ouvert le 12 février 2006.

24>25 février. En (re)lisant Guy DEBORD et certains de ses critiques, théoriciens du communisme, il m'apparaît d'abord sous un jour différent de celui que je croyais, bien que trop peu, connaître. Ensuite, si je partage le constat d'une « amère victoire du situationnisme » (Gianfranco MARELLI), et du « charme persistant de l'Internationale situationniste » (Roland SIMON), je pense qu'on ne peut en rester ni à la critique (par d'autres que les précédents, et ils n'ont pas besoin pour cela d'être théoriciens), de ce qui serait sa «récupération», alors qu'il y prêtait le flan sur le terrain choisi de dénoncer «le spectacle»; ni seulement à celle de ce qui n'aurait été qu'une « transition théorique » dans le «pro-grammatisme» prolétarien (RS/Théorie communiste).

C'est donc à chercher ce qu'il pourrait rester de fécond pour le communisme, dans l'oeuvre de Debord par-delà l'IS, les im-postures pro- et post-situs, et leurs critiques, qu'est consacrée cette série d'interventions. Il va sans dire qu'elles s'inscrivent dans la continuité des précédentes, notamment pour creuser l'affirmation La «communisation» sera poétisation ou ne sera pas.

5. Sans poétique pas de révolution : situationniste sans le savoir ?

Pour tous ceux, des générations d'après 1950, qui ont voulu faire, et de l'art, et (de) la révolution, les questions des situationnistes ne pouvaient pas ne pas se poser, et elles ne pouvaient pas avoir d'autres réponses que celles qu'ils y apportaient. Ceci n'est pas en raison ou en proportion de la connaissance qu'ils pouvaient avoir d'une supposée «théorie situationniste» (« il n'y a pas de «situationnisme» comme doctrine », lit-on dans Potlatch n°29, novembre 1957). Cette question émerge inévitablement d'une pratique artis-

tique conséquente, et d'autant plus que celle-ci hérite des avant-gardes du 20ème siècle rencontrant la question révolutionnaire. C'est ainsi et pas autrement que se posait alors et depuis la question propre à l'art en toute période historique, celle de sa fin comme celle de la geste poétique de l'artiste à l'oeuvre, et non de l'esthétique de l'oeuvre en soi. On peut expliquer ainsi le fait que les situationnistes n'ont fait que formuler, mais de la façon la plus aboutie et la plus exigeante et de façon non dépassée depuis sous cet angle, une critique de l'époque sur la base de ce qui était présent chez des artistes (individuels ou en groupes -Cobra), mieux que chez les philosophes et théoriciens, y compris du point de vue de la théorie communiste. C'est pourquoi ils n'ont eu aucun mal à dépasser alors Adorno, comme Lefebvre ou Socialisme ou Barbarie. De même, c'est dans leur pratique que d'autres artistes, se revendiquant comme tels, rencontreront ces questions, et peu importe qu'en ceci ils aient eu ou non connu les situationnistes, car l'époque portait sa critique (c'est mon cas, même si mon décalage n'est pas que générationnel, dans la mesure où je fus confronté dès les années 70 au Surréalisme, et par François Dufrêne au premier Lettrisme et au Nouveau réalisme : mon problème était qu'en période d'apprentissage, ça ne pouvait pas sortir de là, de l'art, du fait de l'enlèvement de mon «communisme» dans l'horizon du PCF : j'étais sourd, aveugle, et presque heureux de l'être. Le situationnisme m'était inaccessible, même en posture pro-situ : la limite du renversement de l'art comme praxis est bel et bien sociale-politique et théorique - sur ce point et dans ce sens, RS-TC a raison).

Engagé par un double désir poétique et social dans l'art et la révolution, on ne pouvait que ressentir une terrible tension à ne produire ou reproduire, de l'intérieur de l'art, que son impuissance, et cela ne pouvait logiquement que déboucher sur le type de réponses qu'y avaient apportées les situationnistes. S'exprimer sur le mode esthétique ne pouvait alors que produire sa mise en cause, non seulement comme art pour l'art, mais tout simplement comme forme d'expression, poussé qu'on y était dès lors à exprimer sa destruction en tant qu'art. Qu'on se l'avoue ou non, la dérision signe toujours une défaite. Il ne restait au mieux que le travail de la forme pour traduire ces contradictions. Reste la coupure entre ceux qui basculent dans l'impossibilité de l'art, et ceux qui y demeurent, à ressasser la question par le travail de la forme, sans autre perspective, enterrant bientôt la tension révolutionnaire pour combler leur attente en spectateur marginalement acteur de leur créativité individuelle ou collective tout aussi aliénées qu'avant.

C'est du point de vue de ses productions en tant que telles, pour autant qu'il soit possible de les couper de leur intention stratégique (avec parfois de sérieux effets), que Debord n'échappe pas à être encore «un artiste». Le refus de le reconnaître n'est alors plus qu'une pose, et l'esthétisation

de la question révolutionnaire produit inévitablement son retour du refoulé.

Les situationnistes posaient à l'art la même question que Marx à la philosophie avec les Thèses sur Feuerbach : l'art comme la philosophie sont à dépasser, mais pour cela doivent être d'abord réalisés, et cette réalisation n'est que le processus révolutionnaire lui-même. Qu'on le nomme ou pas «communisation», il ne peut s'engager que par et dans une rupture sociale avec ce qui fait que le capitalisme est le capitalisme. Mais sa définition n'est pas dans cette tautologie, elle traverse aujourd'hui ce qu'on peut dire du capitalisme contemporain, et les conséquences qu'on peut en tirer pour le communisme. On comprend mieux l'enjeu des désaccords sur le plan théorique, et la nécessité de les dépasser.

Toujours est-il que si ce qui vaut pour la théorie de la révolution, dans la bouche de Marx, Lénine ou R. Simon, avec pour chacun le sens qu'il donne à ce rapport, vaut aussi pour sa poétique, c'est à Debord et aux situationnistes que nous le devons : pas de révolution communiste sans poétique révolutionnaire, ou, pour détourner le dernier théoricien post-prolétarien, sans poétique pas de révolution (que ceux qui sursautent à la simple lecture de cette proposition se donnent la peine de réfléchir au sens que nous avons donné aux mots que nous employons et à la signification générale de notre propos) (Cf Fondements critiques d'une théorie de la révolution, P. 702).

N.B. Je ne peux plus considérer que régression théorique et pratique, ce qui pour aller plus loin, serait amené à brader cet héritage que je considère comme un acquis révolutionnaire. C'est donc en quoi, sur ce point (en plus de questions évoquées ailleurs) mon rapport à Théorie communiste est désormais tranché, et ma participation à Meeting exclue tant que ce type de questions en sera écarté de fait, au profit d'une problématique foncièrement técéiste posée comme centrale pour le communisme.

En commun et toujours d'actualité, il nous reste, accessoirement, la question posée en 1974 par Debord, et citée en exergue « Que se passe-t-il ? »

4. Le ratage du poétique par la raison théoricienne (esquisse)

Dans la critique («anti-humaniste») de Debord par R. Simon (Fondements...), il y a par rapport à l'art quelque chose qui rappelle les limites de Marx sur le sujet*, mais dans la situation de l'art qui a accompli sa propre mort depuis un siècle, avec la participation de Potlatch/l'IS comme dernière «avant-garde».

* Pourquoi « l'art grec et l'épopée / nous procurent encore une jouissance esthétique » ? (MARX, Introduction à la critique de l'économie politique, 1857). Réponse de Jean-François MARTOS : « c'est bien la compensation d'un même manque à vivre qui s'exprime, sous des formes différentes, dans l'art grec et dans l'art contemporain de Marx [...] Autrement dit, l'inaccessible de l'art grec est l'inaccessible de toute forme d'art des origines à nos jours. » Histoire de l'IS / Ars longa, Vita brevis p. 98-99.

La limite «programmatiste» de l'IS, dans le mouvement du capital, ce n'est pas le renversement de l'art (de la poétique), c'est le conseilisme, parce que le premier restera à accomplir comme révolution, alors que le second sera contre-révolutionnaire. RS/TC prouve le second en tuant

mon premier. Il est par ailleurs frappant que Robert KURZ (Krisis > EXIT), en digne héritier de l'IS, se réfère encore aux conseils :

« La « cage de fer » que forment les catégories capitalistes doit être brisée, et d'abord dans sa logique fondamentale de rapport de scission entre les sexes. Le but ne peut qu'être une société de conseils et d'autogestion conçue au-delà de la masculinité et de la féminité, au-delà de la forme-marchandise et de la forme-argent, au-delà du marché et de l'Etat, au-delà de la politique et de l'économie » (Brochure 'Critique de la démocratie balistique' / La gauche à l'épreuve des guerres d'ordre mondial, p.18, Vaine pâture édition, 2006).

On ne voit d'ailleurs pas de quelle «autogestion» s'occuperont les «conseils», «au-delà de l'économie»... De ce point de vue KURZ ne dépasse pas DEBORD, auquel il ne fait ici que rajouter en théorie une question sexuelle qui ne sembla guère embarrasser celui-ci en pratique, «immédiatement sociale» s'il en fut.

Pour revenir à la poétique, il est possible d'avancer que c'est un point aveugle de cette critique théorique de Debord, du point de vue révolutionnaire. Sans oublier que Vaneigem sombre dans l'alternativisme par une sorte d'immédiatisme poétique, et par conséquent tourne le dos aux fondements même de l'IS dans ce qu'ils pouvaient avoir de plus radicaux à la fin des années 1950, et tout en justifiant la scission sur une autre base (il y a longtemps qu'il ne parle plus de conseils), il formule après la dissolution de l'IS une assez bonne utopie de la créativité (voir par exemple L'Ère des créateurs), en quelque sorte une poétique de la relation (Glissant), à mettre en relation avec le rapport individu-communauté qui dans lequel Jacques GUIGOU et Jacques WAJNSTEJN, de Temps critiques, voient une tension sur laquelle fonder la possibilité d'une «révolution à titre humain» > (à défaut d'autre texte en ligne) Les présupposés des particularismes et ce qu'ils impliquent.

Autrement dit, la ligne du renversement poétique peut tout aussi bien manquer à une critique révolutionnaire de Debord qu'à ses continuateurs, ou lui tourner le dos pour «poétiser» l'alternative radicale. Théoriquement, ça ne prouve rien. Que la révolution ait à s'accomplir pour combler des manques, qui en douterait ? Qu'ils soient d'abord matériels est certain, mais il faudrait être poétiquement comblé aujourd'hui pour envisager que cela puisse être suffisant, dans un affrontement alors réduit à sa dimension de classes, par laquelle il est si difficile de «décrire positivement le communisme» (voir extrait de TC13). Et c'est bien ce qu'on fait en rayant cette dimension d'un trait de la raison théoricienne.

3. Du détournement, et de quelques-uns de ses usages plus ou moins détournés

« Détournement. Concept forgé* par les membres de l'Internationale Situationniste, et qui eut une très grande vogue à partir de 1968. Je considère qu'il connote quelque chose de commun avec celui de S. Freud de Verführung, traduit par séduction. Le détournement fondamental, opérant une empreinte qui pourra être réactivée et induire des rejouements, consiste dans le fait que les parents détournent l'enfant de sa naturalité afin qu'il s'adapte au monde hors nature, artificiel. Dans la dynamique ontosique, il s'accompagne ensuite d'un renversement des données.» Jacques CAMATTE, Glossaire. * note en bas du texte

Un détournement célèbre de Guy Debord consiste à renverser l'affirmation de Hegel « Le faux est un moment du vrai » en « Le vrai est un moment du faux ». Son oeuvre et sa vie en sont truffées, qu'on peut approcher ensemble globalement comme 'tentative stratégique de détournement révolutionnaire du détournement artistique' : détournement du détournement, alors que sur un autre plan, Hegel pensait le dépassement de la contradiction dialectique comme négation de la négation. On peut même se demander si le détournement de ceux qu'on se choisit pour maîtres (ou contre-maîtres) n'est pas de façon générale constitutif de tout apprentissage, de toute démarche initiatique, pour le meilleur et pour le pire...

Collages, tressages, superpositions transparentes, polyrythmie monophonique, effacement-enlèvement de l'expression individuelle séparée (qui n'est pas le faussement modeste anonymat de textes pseudo-collectifs)... auront depuis longtemps été, jusqu'à l'obsession, ma manière de faire, moins et plus que le détournement, ceci avant d'en connaître et d'en comprendre l'usage situationniste. Celui-ci révèle d'ailleurs ses limites puisque, au yeux de la plupart, il se présente comme masqué, déjà détruit en tant que rapport (avec sa source supposée connue), en tant que pensée collective dynamique, pour ne plus laisser apparaître que son produit fini, individuel, au bout de sa spirale d'appropriation-transformation. Comme procédé situationniste, et s'il en demeure la saine mise à mort de la pose artiste, en quoi il condense les mérites et les limites de l'Internationale situationniste, le détournement reste davantage aujourd'hui un jeu de devinettes pour érudits qu'il ne conserve sa vertu, qui se voulait en son temps stratégique. Il ne suffit pas de regretter (Commentaires sur la Société du spectacle) la déperdition de connaissances des sources : chacun les siennes et sa façon d'être au présent inscrit dans l'histoire, qui n'est justement pas que « culturelle » y compris et surtout en matière de lutte de classes. On n'est jamais l'élite que de son genre, peu reconnaissable par d'autres que ses pairs. On peut au demeurant parier que DEBORD, homme de Gutenberg même au cinéma, aurait dépassé le détournement, s'il avait connu le lien hypertexte et plus généralement Internet.

Voilà pourquoi je préfère le détournement visible d'éléments non « culturels » ou « artistiques », qu'auront aussi utilisés les situationnistes, quand il garde la trace de ses constituants et d'autant plus qu'ils sont connus de tous, qu'ils appartiennent à leur quotidien, et que le détournement le(s) détruit, du moins symboliquement. C'est en somme ce que j'ai pratiqué dans ma « poésie ». Mais la poésie n'a-t-elle pas toujours été produite, plus que par les jeux de mots qui n'en sont qu'une des techniques, comme forme, par le détournement qu'elle propose de leur usage courant, ou savant, comme contenu ? C'est bien en quoi elle révolutionne tout le langage et invite, en retour, à entendre celui-ci d'une autre oreille, y compris et surtout quand il ne se présente pas comme poésie (cette invitation traverse l'oeuvre d'Henri MESCHONNIC et elle n'en est pas une à l'écoute psychanalytique). C'est bien pourquoi est poétique, et politique et éthique**, le génie populaire du double-speak, de l'argot des gitans*** à celui des racailles, en passant par le black english (le rap est un détournement spectaculaire de ce détournement comme « part maudite », une amère victoire du langage des banlieues, et autres lieux mis au ban sans vergogne ni verlan).

** C'est la mise en rotation 'meschonnicienne', qui vaut bien les machines de guerre guattaro-deleuziennes. Voir Manifeste pour un parti du rythme.

*** Voir Alice BECKER-HO (compagne de Guy DEBORD), Du jargon... comme « part maudite » de l'histoire.

Si l'on s'en tient à l'art moderne, le plus génial selon moi des détournements, car le plus simple et le plus immédiatement appréhensible (saisissant au corps et à l'esprit, par détournement des définitions du Petit Robert), serait celui que pratique PICASSO avec sa Tête de taureau, assemblage d'une selle et d'un guidon de vélo. Notons au passage que ce type d'expression rend ridicule l'idée que « l'inconscient est structuré comme un langage » (LACAN), le contraire étant ailleurs prouvé par l'étude des origines du langage humain.

On pourrait considérer que le singe de la préhistoire, en ouvrant un fruit avec une pierre, invente le détournement, dans sa fonctionnalité, fonctionnalité que tend à perdre dans la société humaine le détournement du seul langage, jusqu'à n'être plus que la reconnaissance de son impuissance concrète, et, chez les situationnistes, la fête de sa dé-faite annoncée. Le ver du spectacle était dans sa dénonciation, ce que la suite n'a pas manqué de prouver à toutes échelles, du cynisme publicitaire à l'Etat, qui est « d'exception » par essence (ce que ne saisit pas AGAMBEN, ni, quand il revient à l'essence de la démocratie, Jacques RANCIERE).

Cette fonctionnalité du détournement, on la retrouve pourtant chez l'ennemi, quand il prend au pied de la lettre le détournement d'avion, pour en faire autre chose qu'un avion détourné en tant que tel, le 11 septembre 2001. Mais les pilotes terroristes, et les leurs qui n'étaient pas dans l'avion, ne sont pas les seuls aux commandes d'un détournement plus global, puisqu'il était inscrit dans ce geste qu'il serait détourné pour l'intérêt de ceux qu'il prétendait viser, stratèges du « conflit de civilisations », car celui-ci ne vise qu'à détourner du conflit de classe. De même, la bombe humaine du terrorisme individuel, guidé par l'idéologie ou la croyance, nous apparaît d'abord comme détournement inhumain de l'homme, forme ultime d'un autonégation de l'individu, suicide bien réel, non en tant que prolétaire, mais suicide de l'individu victime et assassin de/par l'identité sous laquelle il se reconnaît, comme particularité religieuse et/ou nationaliste. Sans aller à cette extrémité, l'antracisme et le multi-culturalisme ne dépassent pas le racisme et le communautarisme : ils se reflètent en miroirs filtrants de la même nature, humaine trop humaine, sociale trop sociale, sur le terrain des particularismes et de leurs bonne ou mauvaise consciences, toujours fausses.

La politique radicalement démocrate, quant à elle, ne fait, en prétendant les rassembler, que procéder au détournement idéologique d'oppositions à des dominations, au nom de particularités. Elle procède par avance d'un détournement du conflit de classe. Elle est contre-révolutionnaire en ce qu'elle en tue les éventuelles potentialités, puisqu'elle en propose une fausse interprétation, et les fourvoie dans des impasses (anti-)capitalistes, sur une base plus morale que matérielle.

Les conflits à venir, quand ils ne seront pas détournés, monteront que l'âge du détournement est dépassable autant que l'âge de la pierre. Ils seront des conflits dans la réalité nue, détournement du détournement, négation de la négation de l'opposition situationniste entre le vrai et le faux, l'essence et l'apparence.

Les émeutes de novembre sont comme à mi-chemin, entre les mises en scènes revendicatives traditionnelles et les futurs conflits de classe. Il est frappant d'observer que brûler des voitures non seulement se passe des mots, même dé-

ournés, du parler des banlieues (qu'il dépassent en actes, non politiquement), mais pratiquement de tous leurs commentaires dans la société du spectacle. C'est une situation qui n'a plus rien ni de construite, ni encore moins d'artistique, et bien que médiatiquement spectacularisée, elle est plus réelle que toute politique. C'est la Tête de taureau du poète prolétarien. Ce n'est pas encore sa révolution.

En détournant le détournement, DEBORD s'il invente un concept, c'est celui de poétique révolutionnaire, qui dépasse ses limites situationnistes. Une pertinence demeure de ce renversement; il reste à préciser laquelle et quel rapport il entretient avec celui qu'évoque CAMATTE* : « Dans la dynamique ontosique, [le détournement] s'accompagne ensuite d'un renversement des données », car nul n'est tenu de le suivre et de « quitter ce monde ».

* Il n'est pas très juste de considérer avec CAMATTE que les situationnistes « forgent le concept de détournement ». Ils le systématisent et en font un usage spécifique, stratégique. Sur le plan technique, ils ne font que reprendre LAUTRÉAMONT sur le terrain littéraire, et MARX sur le terrain de la formulation théorique, qui en usait après HEGEL détournant la Bible ou les Grecs, et sans doute après bien d'autres depuis longtemps. On peut certes dire que ce n'était pas alors un concept, et que son usage n'était qu'artistique, mais DEBORD n'en fait pas à proprement parler un concept, plutôt une stratégie en détournant la posture artistique elle-même, et certaines de ses pratiques localisées occidentales (visuelles, écrites, performances...) : la question de l'art des autres de l'Occident est moins posée par Debord que par Picasso ou le «jazz».

La citation retravaillée est fréquente dans toute l'histoire de la peinture, elle explose au 20ème siècle, avec PICASSO, qui fait flèche de tous bois, à commencer par les sculptures africaines, en poursuivant avec Vélazquez, Goya, Manet, Matisse... le vélo. ARAGON l'établit en principe artistique majeur dès le début des années 20 ****, et les meilleurs collages le sont d'être d'authentiques détournements, particulièrement chez les dadaïstes allemands (qu'on pense à John HEARTFIELD).

**** « Voilà comment aux confins de toutes les mythologies et de toutes les superstitions, Max Ernst emploie ainsi que les aspects extérieurs des choses leur signification profonde qui lui arrive chargée de sens de toutes les apties du monde : et comment le cygne amoureux de Lohengrin est aussi bien dans le même instant Jupiter amoureux. Il y a là une sorte de collage intellectuel, duquel on pourrait dire presque tout ce que je disais du collage plastique » ARAGON, Max Ernst, peintre des illusions, 1923, in Les collages, Payot, 1965.

La citation musicale, détournée de son contexte d'origine, traverse les meilleures improvisations de jazz, citations de solos des aînés, ou des plus insipides rengaines, ce que pratique Charlie PARKER avec génie. C'est encore par le détournement magistral d'une chansonnette qu'en 1959, John COLTRANE 'invente' My favorite things.

A tout prendre, le détournement cinématographique de Debord est plus novateur que ses détournements littéraires, pour cause spectaculaire s'il en est : communicationniste (c'est à la même époque que sévit un héritier de l'Ecole de Francfort, Jurgen HABERMAS, auteur d'une Théorie de l'agir communicationnel, 1981). Le talent mis à part, c'est une stratégie de la propagande pour la propagande d'une stratégie (sa pertinence n'est pas ici la question), comme en atteste la façon dont Debord suivit de très près le nombre

des ventes de La société du Spectacle ou celui des spectateurs [sic] de ses films (cf Correspondance, V, 1973-1978).

Ce que Debord forge, de l'art et ses pratiques à la théorie et à la stratégie révolutionnaires, c'est le détournement du détournement. Sa pertinence demeure comme invention d'une poétique révolutionnaire, contre tout «art prolétarien», contre toute instrumentalisation de l'art au service de la révolution, d'où le sous-titre adopté par Vincent KAUFMANN à son Guy DEBORD : « la révolution au service de la poétique », dont j'ai parlé plus bas (12 février). Reste à savoir quel rapport entretient cette pertinence avec l'affirmation de CAMATTE : « Dans la dynamique ontosique, [le détournement] s'accompagne ensuite d'un renversement des données »

Voir aussi

> Mode d'emploi du détournement, Guy DEBORD / Gil J. WOLMAN, Les lèvres nues, 1956

> Théorie et pratique du détournement, par Thomas GENTY, in La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art, 1998

Note du 7 mars 2006 : le CPE de Monsieur de VILLEPIN est désormais immortellement détourné en Contrat de Première Embûche, bien que ce ne soit pas la première pour de beaucoup plus jeunes que les lycéens en manifs

Sur Debord 2 : agiter avant de s'en servir.

Il serait facheux d'en venir à penser, au prétexte que je cite abondamment DEBORD (cf PAS SAGE DU TEMPS), que je suis atteint sur le tard de post-situationnisme aigu. Car il ne s'agit, ni d'être situationniste et pas plus qu'on a pu être marxiste, ni de contempler avec nostalgie la fin de l'IS, en rajoutant une couche post-pro-situ : je n'ai jamais été pro-situ et ne suis pas menacé de le devenir. Il ne s'agit donc pas de le citer comme argument d'autorité, comme preuve, dans une relation idéologique, dogmatique et déshistorisée, à ses phrases.

Roland SIMON (RS) a raison de considérer qu'on peut parler aujourd'hui de «situationnisme», alors que le terme était rejeté par l'IS, dans la mesure où l'histoire de ce mouvement, de ce groupe, en tant que tels, est achevée depuis trente-cinq ans. Mais il a tort d'enfermer DEBORD dans cette clôture, comme d'autres MARX dans un marxisme quel qu'il soit [est-ce le besoin d'élaborer un système théorique qui conduit à ne retenir des autres qu'un système, à la manière des professeurs de philosophie ?] Debord aurait pu dire «je ne suis pas situationniste»* avec le même sens que Marx «je ne suis pas marxiste». C'est au fond ce qu'il a fait (La véritable scission, 1972). Je retiens la critique théorique de RS (cf THÉORIE DU COMMUNISME, Roland Simon, volume 1, chapitre 5) comme pertinente en plusieurs points. Au-delà du sens général, la caractérisation de l'IS comme «transition théorique» aux limites du «programmatisme», je pense ici particulièrement à celle d'«organisation de l'alternativisme expérimental», ce qui ne pouvait apparaître que rétrospectivement, notamment par la lecture qu'en fait Anselm JAPPE en ce que, nous dit RS, elle évacue ou tord le lien de Debord à la critique de l'économie politique de Marx**. Cette lecture est à mettre en relation avec l'usage idéologique qui est fait du situationnisme, son «amère victoire» (L'amère victoire du situationnisme, Gianfranco MARELLI, 1997, que critique aussi RS, mais que je n'ai pas lu). Ce n'est pas dans cet usage que j'inscris le mien, et je ne pense pas, du moins pas en ce sens, tomber sous «le

charme persistant de l'Internationale situationniste» (RS, *ibid*, 5.5). Je ne me refuse pas tous les charmes, car il en est de puissants, et qui ne le sont pas d'être sorciers.

* Ajout 26 II 06 GD écrit « (je ne suis pas debordiste) » dans une lettre à Gérard Lebovici, le 31 octobre 1977, à propos d'une « tentative » de « dé-debordiser l'I.S. » qu'il « considère avec une certaine froideur [...] les luttes pour le contrôle de l'I.S. [étant] terminées »

** Il me faudra revenir sur ces points de façon plus précise.

Tout en partageant la critique de RS à l'égard de Debord, en ce qu'elle a d'essentiel (j'y reviendrai pour nuancer cet accord), je trouve dommageable de ne pas retenir, en les remettant sur leurs pieds, les considérations qu'il porte sur le Spectacle, une fois comprise « la société du spectacle » comme « une contradiction dans les termes » (RS, ouvrage cité 5.4.1.a). Parce qu'adoptant cette posture critique, RS refait à Debord ce qu'on a fait à Marx : l'enfermer dans une globalité qui, prétendant tout en dire et surtout ses limites, ne se réserve plus la possibilité d'en user utilement. Une chose est de dire ce qu'on a fait de Debord parce que le ver était dans le fruit, une autre de jeter le fruit avec ses vers, ses vérités avec sévérité.

Il est clair que Debord, en dissolvant l'IS en 1971, était au bout de la logique de celle-ci, du fait, nous dit encore en substance RS, qu'en ayant fini avec la critique de l'art, le renverser en théorie de la révolution ne pouvait qu'aboutir à une impasse, au fond de laquelle il ne pouvait qu'emprunter le meilleur du mouvement ouvrier, à savoir le conseilisme*, alors qu'il devenait caduc. Debord était aussi au bout de sa logique personnelle propre, et la suite a montré qu'essentiellement il n'est pas en mesure de dépasser théoriquement les limites de l'IS : il ne se donne pas les moyens de lire la restructuration/globalisation du capital parce qu'il n'abandonne pas l'impasse de la critique du spectacle. Mais Debord, et sans doute du fait qu'il n'est pas un pur théoricien (Kaufmann), n'est que partiellement au bout de cette logique et à mon sens d'un double point de vue :

- la question du « style » (désolé mais c'est ça aussi), de la forme comme contenu, de la poétique en tant que révolutionnante : la critique de RS sur ce point est à la fois juste (la limite de l'approche par les avant-gardes artistiques de la question sociale) et réductrice (l'abandon d'une dimension essentielle dans le positionnement inter-subjectif des révolutionnaires, dont pourtant les théoriciens qui suivront auront hérité, et pas toujours pour le pire, pour autant que Debord ait été dans l'IS le coupeur de tête qu'on a dit).

- la poursuite, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, d'une critique pertinente de son temps, qui est encore largement le nôtre, plus proche du nôtre que celui de Marx, et qui sur bien des aspects, n'a pas été dépassée, ni souvent atteinte.

En d'autres termes, c'est par le double aspect croisé de sa vie, un choix sans compromis, et de son « oeuvre », d'une inquiétante lucidité, que Debord nous parle encore, et que personnellement je juge bon de l'écouter.

Debord est donc à lire comme Marx, comme un moment de la critique révolutionnaire, communiste, comme passage de l'ancien au nouveau, du passé à l'avenir, comme oeuvre-sujet au présent. À agiter avant de s'en servir.

* La 221ème et dernière des Thèses de La société... dit ceci (je souligne) : « S'émanciper des bases matérielles de la vérité inversée, voilà en quoi consiste l'auto-émancipation

de notre époque. Cette « mission historique d'instaurer la vérité dans le monde », ni l'individu isolé, ni la foule atomisée soumis aux manipulations ne peuvent l'accomplir, mais encore et toujours la classe qui est capable d'être la dissolution de toutes les classes en ramenant tout le pouvoir à la forme désaliénante de la démocratie réalisée, le Conseil dans lequel la théorie pratique se contrôle elle-même et voit son action. Là seulement où les individus sont « directement liés à l'histoire universelle » ; là seulement où le dialogue s'est armé pour faire vaincre ses propres conditions. » On ne peut passer sur « tout le pouvoir à la forme désaliénante la démocratie réalisée » qui montre bien une autre limite de Debord dans sa conception du communisme, mais on relève qu'il n'a pas abandonné l'objectif « de la classe qui est capable d'être la dissolution de toutes les classes ».

Sur Debord, 1... « la révolution au service de la poésie »

Je n'ai jamais été « situationniste », trop jeune, ni « post-situ », pas assez « plouc »*.

* Voir note in Pense-bête préliminaire : « Il arrive en retard, et en masse, à tout, voulant être unique et le premier. Bref, selon la révélatrice acception nouvelle d'un vieux mot argotique, le cadre est en même temps le plouc. » DEBORD, « La véritable scission dans l'Internationale », 1972

J'ai découvert les écrits (jamais les films, erreur s'il en fut) de DEBORD après tout le monde, à la fin des années 80. J'ai eu le plus grand mal à y comprendre quelque chose, et j'ai trop longtemps confondu ses positions avec celles de Raoul VANEIGEM (la différence n'étant pas pour moi où ils l'ont située eux-mêmes). J'y ai néanmoins trouvé de quoi interroger mon parcours « communiste » (pour l'essentiel au PCF de 1973 à 1986), de façon plus pertinente que par toute approche d'extrême gauche, trotskiste ou anarchiste.

J'avais une chance, avoir plus ou moins traversé les 'avant-gardes' artistiques, c'est-à-dire ré-inventé une poudre que je ne connaissais pas, mais l'avoir fait en pratique, notamment sur le plan plastique (sans parler du 'jazz'). Chance donc, non pas de dominer intellectuellement la question, mais de l'avoir, avec plus ou moins de bonheur, et de talent - ce n'est pas la question-, vécue de l'intérieur, dans sa matière, comme pour une part, ses modes de vie en d'incertains milieux peu en rapport avec le militantisme, et encore moins celui du PCF. D'où j'ai gardé un certain flair pour le so called « stalinisme », bien au-delà de ses supposées frontières (les parfums et les frontières...).

Hors les écrits de ces deux-là (à lire c'est bien le moins), trois livres me semblent utiles à leur compréhension :

1) Celui d'Anselm JAPPE, sur le versant théorique des thèses situationnistes « Guy Debord », voir Mot de l'éditeur

2) Celui de Roland SIMON pour une solide critique de ces thèses (et du livre précédent) : THÉORIE DU COMMUNISME, Roland Simon, volume 1 Chapitre 5 De la critique du travail au dépassement du programmatisme : une transition théorique, l'Internationale situationniste

3) Celui de Vincent KAUFMANN, sur le versant poétique du parcours de Debord, ou « la révolution au service de la poésie ». Voir sur l'ouvrage A contretemps 2002 « relire Debord » *, et cette autre réalisation de l'auteur, pour la petite bibliothèque adpf

* ce lien, bien involontairement, conduisit quelques heures vers le portail du BHV : dérive ou hasard objectif ?

(Je ne conseille donc pas l'ouvrage de Christophe Bourseiller, qui malgré ses mérites de journaliste-biographe, se distingue généralement pour ne pas comprendre de quoi il parle. C'est vrai aussi pour sa somme sur l'«ultra-gauche» >. Je ne sais pas si son ouvrage sur Debord comporte autant d'erreurs factuelles ou d'incompréhensions que celui-là).

Ces trois ouvrages sont précieux parce que complémentaires. On peut avantageusement commencer par le dernier, qui est sans doute le plus respectueux, par sa focale, de la vie et de l'oeuvre de Debord. Autrement dit, il peut servir de filtre pour lire les deux autres. Celui de Jappe a le mérite de rendre plus abordable la lecture des textes les plus «théoriques», notamment La société du Spectacle [mais malgré son sérieux théorique, il participe aussi d'une idéologisation alternativiste du situationnisme, qui ne portait pas que ça]. Celui de Kaufmann est utile pour replacer la vie et l'oeuvre* de Debord, et pas seulement la période de l'Internationale situationniste, dans la filiation des avant-gardes artistiques, du dadaïsme au lettrisme, en passant par les surréalismes, et donc pour mesurer en quoi, comme il le disait lui-même, Debord ne fut pas [, d'abord et seulement,] un théoricien. En d'autres termes, ce livre permet de comprendre la double source du «situationnisme» relativement à l'art moderne et sa déconstruction, et relativement aux théories communistes, de Marx à Lefebvre, en passant par Lukacs et Socialisme ou Barbarie : un versant «humaniste théorique» du marxisme, dira-t-on.

* vie et oeuvre ne sont pas chez lui séparées, en quoi il eut bien une pratique de sa théorie et réciproquement, ce qui ne signifie pas qu'elles furent, ou pouvaient être, une praxis, comme contradiction entre classes dans le capital.

Le livre de Kaufmann est donc le seul (de ces trois) à permettre de comprendre en quoi art et communisme sont liés, en quoi la révolution communiste sera poétique ou ne sera pas, avec et contre les situationnistes. C'est la dimension qui manque à la critique de l'IS par Roland SIMON, même si celle-ci me paraît la plus argumentée sur le plan « strictement » théorique, et surtout la plus respectueuse de l'apport des situationnistes à la compréhension de leur temps (du capital en leur -), et à la théorie révolutionnaire qu'ils pouvaient alors élaborer, dans les limites de l'affirmation du prolétariat, du «programmatisme» selon TC, ou dit plus simplement de l'idéologie du socialisme dans le mouvement ouvrier.

Je reviendrai sur l'ouvrage de KAUFMANN de façon plus personnelle. Voir de premières implications du même jour : a-POÉTIQUE, a-POÉSIE et La communisation sera poétisation ou ne sera pas

Remarque : Je n'effacerai pas une ânerie écrite il y a quelques temps par ignorance, à propos du suicide de Debord, malade et souffrant physiquement.